

Le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN
Belgique 45 frs.
Congo 60 frs.
Etranger 60 ou 75 frs.
C. Ch. Post. 2883-74

Pour que ce journal vive et se développe !

Le Rouge et le Noir est en péril...

LA SOUSCRIPTION EST OUVERTE

Rien n'est précaire comme la vie d'un journal, d'un journal libre, bien entendu.

Le Rouge et le Noir l'éprouve à cette heure et je crois que le mieux est de n'en rien cacher au lecteur, de lui expliquer la chose bien tranquillement, sans vaines lamentations.

Nous l'avons dit souvent : Le Rouge et le Noir n'est pas une affaire. Bilans en mains, nous allons l'établir.

Depuis sa création (le 1^{er} mai 1930) ce journal n'a cessé de perdre de l'argent :

En 1930 (pour 8 mois de parution) fr. 87,609.94
En 1931 (pour 11 mois de parution) 52,726.88
En 1932 (pour 12 mois de parution) 31,635.72

Aux protanes, ces chiffres paraîtront sans doute considérables. Aux initiés, ils sembleront au contraire relativement modestes. Il apparaîtra surtout que les pertes diminuent harmonieusement d'année en année pour un nombre numéros chaque fois plus élevé.

Mais la morale de l'histoire n'en demeure pas moins implacable : après trois ans d'efforts, nous ne faisons pas nos frais !

Sans doute, il est constant que les journaux perdent de l'argent pendant plusieurs années. Certaines feuilles même en perdent encore quand elles sont centenaires ! Et c'est alors qu'il advient que le journal déficitaire passe d'un groupe à un autre groupe et que sa politique, sans que le bon lecteur s'en avise, évolue lentement au gré des nouveaux propriétaires.

Mais si nombre de feuilles, à la merci de maquignons très honorés, se plient aisément à ce destin indigne, ce ne peut être le cas de ce journal, faut-il le dire ?

Le Rouge et le Noir demeurera indépendant ou cessera de paraître.

Indépendant : c'est-à-dire en dehors des partis (ce qui ne signifie point qu'il soit hostile aux partis, mais qu'il n'est inféodé à aucun). Indépendant : c'est-à-dire indifférent aux conséquences matérielles qu'il peut subir du fait de l'expression entière de sa pensée.

C'est tellement dans l'ordre d'une presse libre qu'on s'étonne d'avoir à formuler des principes aussi élémentaires... Mais connaissez-vous beaucoup de journaux qui les appliquent ?

Or, c'est ça, l'indépendance d'un journal : non d'admettre toutes les idées ou toutes les suggestions pour ne déplaire à personne, mais de choisir celles qu'il croit bonnes et légitimes.

Personne ne nous fera dire jamais : « Achetez belge ! », quand ce n'est point là la solution du problème, et quand aussi nous savons que les commerçants qui usent de cette devise camouflent les produits d'origine étrangère sous des emballages tricolores !

Personne ne nous fera écrire : « Souscrivez à l'emprunt ! », quand nous savons que cet emprunt est le fruit d'une politique néfaste.

Personne ne nous fera dire que tel film est bon, quand il est mauvais, dussions-nous y perdre la publicité de tous les cinémas.

Personne ne nous fera vanter le talent d'un poète bouffon, même si la publicité d'une grande firme commerciale doit payer le prix de cette trahison.

Et que l'on pourrait multiplier les exemples ! A quoi bon ? Si vous êtes jamais entré dans une salle de rédaction, vous n'aurez pas vu gravé aux murs, mais vous aurez senti, pesant dans l'atmosphère, flottant au ras de l'encre, pliant les esprits, ces trois règles essentielles du journalisme comme on l'entend aujourd'hui :

- « Ménager le lecteur ».
- « Respecter la publicité ».
- « Admettre les idées reçues ».

Souvent il y a d'autres règles : comme d'être gouvernemental quel que soit le gouvernement, d'être toujours du côté de la force. C'est ainsi que la presse de gauche allemande a fait sa soumission à Hitler, avec autant d'aisance que la presse belge réactionnaire ferait sa soumission demain à un régime dictatorial de gauche, s'il s'imposait chez nous.

Oui, c'est cela, la presse ! Il serait injuste de dire toute la presse, mais neuf sur dix de nos journaux.

Et ce n'est qu'ainsi qu'ils vivent et qu'ils peuvent vivre : frauduleusement.

Nous pensons, nous, qu'un journal digne du rôle qui lui incombe par essence ne peut vivre ainsi d'expédients, qu'il est intolérable que l'Indépendance Belge, l'Etoile belge, le Neptune, et le Moniteur des Intérêts Matériels (quel programme, ce titre !) soient passés indirectement mais effectivement au Comité des Forges ; qu'il est intolérable que le Temps, le Journal des Débats, le Journal de Genève, et bien d'autres, soient aux mains de munitionnaires ; qu'il est intolérable enfin que des jour-

naux soient sauvés de la faillite par des gouvernements ou émarginés mensuellement aux budgets pour des sommes considérables.

Nous pensons qu'un journal, s'il répond à une nécessité, doit pouvoir vivre de ses lecteurs. Ou s'il ne peut en vivre, ne serait-ce pas qu'il est inutile ?

Le Rouge et le Noir est-il inutile ? C'est bien possible. En ce cas, laissons-le mourir. Non sans regret, sans doute. Mais qui peut empêcher le destin de s'accomplir ?

Que nos adversaires, toutefois, ne se hâtent point trop d'illuminer : Le Rouge et le Noir n'est pas encore à l'agonie.

Il y a simplement ceci : c'est qu'achevant, ce jour même, sa troisième année, Le Rouge et le Noir n'est plus en état d'accumuler des pertes. On sait que ce journal est constitué en société coopérative : les coopérateurs qui ont participé à sa fondation, ceux qui se sont joints à eux dans la suite, l'ont fait par sympathie pour une idée et de manière toute désintéressée. Ils ont permis le lancement et la diffusion du journal, ils ont réalisé à quelques-uns un effort considérable et je ne puis plus aujourd'hui faire appel à eux davantage.

Les chiffres publiés ci-dessus accusent une perte moyenne de 1,265 francs par numéro. Cette perte diminue lentement à mesure qu'augmente la diffusion du journal. C'est ainsi qu'à présent elle n'est plus que de 500 francs par semaine environ. C'est cette somme-là qu'il nous faut récupérer en plus chaque semaine pour être assurés de vivre à l'abri des soucis matériels.

Cela veut-il dire que nous vivrons richement ? Non. Nos frais généraux sont réduits à l'extrême et insignifiants, il n'y a pas un seul employé dans nos bureaux, et je me fais un devoir de le dire ici, toute distinction qui collaborerait à ce journal le font de manière absolument bénévole et dans le seul souci de défendre leurs idées et de faire œuvre utile.

500 francs par semaine ! C'est bien peu de chose pour un journal, dira-t-on : quelques lecteurs de plus et nous y serons. Minute ! 500 francs de boni, cela représente exactement un supplément de vente de 1600 numéros par semaine, 1100 numéros s'il s'agit d'abonnés. Si satisfaisante que soit notre vente qui est en progression constante, il faudra de longs mois avant que nous ayons atteint ces chiffres.

- Et d'ici là ?
 - D'ici là, il y a trois alternatives :
 - ou nous réduirons notre format pour diminuer les frais (mais que va-t-il rester et n'est-ce point là une politique empirique à la M. Jaspard qui fera que du même coup nous perdrons des lecteurs ?) ;
 - ou nous cesserons de paraître ;
 - ou nos lecteurs et nos amis nous viendront en aide.
- Si l'on songe qu'il suffit que 500 lecteurs nous envoient seulement un franc par semaine ou 5 francs par mois pour assurer la vie du journal, on peut espérer qu'il vive ! Et pourtant...

Ce n'est point tellement les cent-dans, je crois que beaucoup les donneraient volontiers ; mais voilà, il faut d'abord y songer, puis faire le versement, passer au bureau de poste, que sais-je : bref, un tas de formalités !

- Alors mieux vaut peut-être s'en remettre à la discrétion de chacun et proposer à ceux qui veulent vraiment nous venir en aide quatre moyens efficaces, ni plus ni moins :
- 1. S'abonner (30 francs jusqu'à fin 1933).
- 2. Nous aviser qu'ils verseront 5 francs par mois jusqu'à la fin de l'année.
- 3. Verser en une fois à la liste de souscription que nous ouvrons ce jour, la contribution qu'ils estiment pouvoir consacrer à ce journal.
- 4. Devenir coopérateur de notre société dont les parts nominatives et indivisibles sont de mille francs.

Et voilà ! Les moyens de nous venir en aide ne manquent pas. Il n'y a que l'embarras du choix ! Que cet embarras pourtant ne vous laisse point tellement irrésolu qu'en fin de compte vous ne vous décidiez à rien !

Si vous pensez que, aussi insuffisant soit-il, Le Rouge et le Noir doit vivre : aidez-le.

Votre contribution n'est pas nécessairement une adhésion totale aux idées que nous défendons. Ce que vous soutiendrez, c'est davantage l'esprit de ce journal, son indépendance, son insoumission irrémédiable et absolue aux puissances d'argent qui gouvernent tout aujourd'hui, aux mœurs avilissantes qui s'étaient outrageusement ; c'est, enfin, la lutte qu'il poursuit contre les dangers les plus menaçants de l'heure présente : le fascisme et la guerre.

Pierre FONTAINE.

Dans le courrier de M. Devèze

Le Ministre et deux objecteurs de conscience ne parviennent pas à se mettre d'accord !

Deux objecteurs de conscience MM. Léo Campion et Hem Day, qui ont effectué leur service militaire il y a plusieurs années, viennent de renvoyer leurs livrets militaires au ministre de la Défense Nationale spécifiant dans une lettre collective (que nous avons publiée le 8 mars dernier) qu'ils renonçaient à toutes obligations et toute gloire militaires.

Quelques semaines plus tard, ils reçurent un ordre de rejoindre leurs régiments, le 3 mai prochain, « par mesures disciplinaires ».

Les deux objecteurs de conscience ne l'entendent pas ainsi et voici en quels termes ils ont répondu au Ministre de la Défense Nationale :

Lettre ouverte de M. Léo Campion à M. Devèze

En cas de guerre, je refuserai tout service militaire direct ou indirect, et je m'efforcerai de persuader à mes amis d'en faire autant, sans tenir compte des droits ou des torts, quant à l'origine du conflit.

Même au risque d'un lourd sacrifice personnel, tous ceux qui veulent faire quelque chose de concret, pour la pacification du monde, doivent refuser le service militaire.

Albert EINSTEIN.

Ou bien 56 nations ont menti en déclarant la guerre hors la loi, ou bien la loi doit amnistier ceux qui se refusent à être soldats.

On ne fera la guerre qu'en tuant le mill-tansme.

Victor MARGUERITTE.

Le 28 février dernier, Monsieur Devèze, vous reçûtes une lettre recommandée, signée de mon excellent ami Hem Day, et de moi-même ; lettre publiée dans le Rouge et le Noir du 8 mars 1933, à laquelle étaient joints nos livrets militaires, et où nous vous signifiâmes notre décision formelle de ne plus compter sur nous pour la prochaine dernière fraîche et gazeuse.



Probablement fûtes-vous embarrassé, Monsieur Devèze ? Car vous mîtes plus d'un mois à vous apercevoir que le salut du pays est en péril du fait que deux livrets militaires ont été renvoyés, et vous décidâtes enfin de nous rappeler à l'armée, par mesures disciplinaires, le 3 mai prochain.

La farce pourrait s'intituler : « De l'effet d'une simple lettre recommandée, sur Son Excellence Monsieur le Ministre de la Défense nationale, capitaine-commandant de réserve, député, ministre d'Etat ».

Il faut, Monsieur Devèze, que vous ayez bien grande crainte de l'essor que prendra l'idée anti-militariste pour décider de telles mesures contre ses propagandistes. En votre qualité de juriste, vous devez savoir que ces mesures sont arbitraires. Mais vous n'êtes pas à cela près, n'est-ce pas ? Vous n'ignorez pourtant point que les intimidations n'ont jamais rien empêché, au contraire ; ce n'est pas en persécutant les objecteurs de conscience de conscience.

Avant d'accoucher de vos projets de lois scélérates, vous fûtes, je crois, libéral. Vous persistez même à conserver cette étiquette, ô ironie des mots !... Serait-il indiscret de vous demander ce que vous pensez de cette toute petite liberté qui consiste à refuser d'assassiner ou qui s'appelle le droit à la vie ?

(Suite en page 6.)

VISITE A UN GRAND DRAMATURGE ALLEMAND

Rencontre avec Carl Sternheim



En pénétrant dans le vaste immeuble où il demeure, je me demande combien de personnes, d'écrivains, d'intellectuels, savent que, depuis plus de dix ans, Carl Sternheim vit ici au cœur même de ce Bruxelles paisible, ordonné, un peu nonchalant, où les grands événements, les aventures les plus sensationnelles, les cataclysmes n'arrivent qu'assourdis et comme ramenés à des proportions banales, ce Bruxelles que pas mal de personnages illustres ont fini par détester, tant ils y avaient souffert de la bêtise et de la mesquinerie ambiantes.

Que le grand Européen qu'est Sternheim continue parmi nous une œuvre étonnante par sa fécondité et sa robustesse, était une manière de paradoxe qui ne laissait pas de m'irriter.

J'avais pris une première fois et rapidement contact avec cette œuvre lorsque Napoléon parut dans la revue Europe. Cette admirable nouvelle, d'une profondeur psychologique imprévue, m'avait surpris et en même temps déconcerté par sa vitalité interne et son atroce lucidité. Il fallait, pour écrire ces pages inimitables, avoir décelé le fond du cœur et de l'âme des hommes, leurs passions les plus fortes, démêlé le nœud secret des intérêts et des sentiments, arraché la charde tunquo des préjugés. Mais Napoléon, ce n'est qu'un trait entre mille du génie de Sternheim. Le véritable visage de Sternheim, on ne peut le découvrir

que dans ses comédies. Dans Le Pantalon, Snob, 1913, cette trilogie de l'ascension matérielle d'une famille petite-bourgeoise dans l'Allemagne d'avant-guerre. Dans cette admirable Cassette dont la revue Esprit du Temps a donné aujourd'hui une traduction de Hermann de Cunsel. Dans des essais qui sont comme des projecteurs que Sternheim promène sur les drames sociaux, sur les aspects essentiels de la culture. Et avant tout peut-être, dans cette Histoire de ma vie à laquelle il travaille et qui sera un document indispensable pour la connaissance de la littérature allemande et de l'état d'esprit en Europe durant ces trente dernières années. De cette œuvre, aussi vaste que variée, n'ont été traduits en français et édités que Napoléon (suivi de Vanderbilt et Meta) (1), Berlin ou le Juste milieu (2), Libussa, la jument de Guillaume II, Busekow (3). Peu de chose, on en conviendra. Nous entrons dans une vaste pièce.

- (1) A. Fayard et Cie, Paris.
- (2) Editions du Sagittaire, Paris.
- (3) Les Presses universitaires, Paris.

CE SOIR, A LA TRIBUNE en la SALLE DES HUIT HEURES 11, place Fontaines,

La Graphologie

Que peut-on découvrir dans l'écriture ? Le débat sera ouvert par la graphologue française Marcelle FRANCE. La séance sera suivie d'analyses et de démonstrations graphologiques.

Voir programme en page 6.

Pour que le Rouge et le Noir vive !

Versez votre contribution — si minime soit-elle — au C.C.P 2883.74 du Rouge et Noir

Toutes les sommes qui nous parviendront seront mentionnées dans la liste de souscription qui sera publiée dans nos colonnes, avec le nom, les initiales ou la devise du souscripteur.

LA SOUSCRIPTION EST OUVERTE

Sternheim et sa toute jeune femme, la fille du grand Frank Wedekind, la meilleure interprète des œuvres de son père et de son mari, nous accueille avec la plus grande simplicité. C'est donc ici, entouré de ses Vlaminck, de ses Picasso, de ses Mase-reel, de ses Greuze que le démiurge du théâtre allemand travaille et médite. Dès les premiers mots, Sternheim s'en prend à la paresse intellectuelle de notre époque. Il dénonce le luxe à bon marché qui envahit et corrompt les masses populaires. Il redoute que le pseudo-individualisme qui a cours aujourd'hui ne soit la plus grande faillite humaine.

— Votre célèbre comédie La Cassette a été, dit-on, jouée plus de mille fois en Allemagne. Rien de pareil n'est possible en France, à Paris. On a beaucoup parlé, ces derniers temps, d'un déclin du théâtre en France. A quoi pensez-vous qu'il faille attribuer ce phénomène?

— Depuis sa première représentation au théâtre royal de Munich qui eut lieu le 25 mars 1912, en présence de la famille royale de Bavière, représentation qui fut marquée par un scandale devenu historique et sans égal dans les annales théâtrales contemporaines, La Cassette a été, pendant vingt et une années jouée plus de mille fois à Berlin et sur les autres scènes allemandes.

La demi-douzaine de mes comédies les plus célèbres : La Culotte, Le Snob, 1913, Le Citoyen Scappel, La Cassette et L'Ecole de Uznach ont été données en même temps sur plus de sept cents scènes, tant allemandes qu'étrangères.

Aujourd'hui, le théâtre décline, en effet, et surtout en France. Voici pour quelles raisons. De tous temps, et chez tous les peuples, le vrai génie dramatique fut extrêmement rare. Peu de siècles ont eu un Sophocle, un Tasse, un Shakespeare, un Molière, un Lessing, un Gogol. C'est pourquoi j'applaudis à la grève acharnée que fait, de nos jours, le public au théâtre contemporain (et surtout à la peste du cinéma) à cause des idioties représentées partout. J'ai la conviction qu'en un moment aussi éminemment dangereux pour toute culture et toute civilisation humaines, il faut, étant donné le niveau économique restreint des hommes, observer la plus stricte économie quant aux besoins journaliers comme en face des dons rares et plutôt solennels du théâtre.

vous avez conseillé à chacun de vivre selon sa nature, en dehors de toute comparaison, afin que l'élan conjugué d'individus indépendants puisse fournir, non pas un chiffre, mais une véritable communauté sans laquelle ni la nation, ni l'humanité, ne sauraient atteindre un but quelconque. Croyez-vous qu'une telle attitude soit encore possible et souhaitable aujourd'hui? N'est-elle pas plus urgente que jamais?

— Oui. Seulement, une communauté d'individus, sans attacher une signification commune et bourgeoise à ce terme, cela veut dire d'être humains qui, non comparables l'un à l'autre par un caractère « à priori », sont réunis par le désir ardent de prendre une part des responsabilités de tous les hommes en toute matière et en toute circonstance, afin d'atteindre un but par dessus la quasi-mais momentanée misère économique et mentale.

Tous les efforts tentés aujourd'hui par bon nombre d'irresponsables, ne vivant qu'en bandes, affichant à haute voix maints pseudo-idéaux, ne mèneront qu'à une anarchie galopante qui saisira bientôt le globe tout entier.

Il n'y avait, au XVIII^e siècle, que deux hommes qui comptent encore : le solitaire de Sans-Souci, Frédéric II, roi de Prusse, et le solitaire de Ferney, Voltaire. Mais, par la vie de ces deux immortels, cette époque est beaucoup plus importante pour l'histoire du genre humain que la nôtre, avec ses innombrables troupeaux de loups et de brebis.

— La plupart de vos comédies sont une peinture cruelle de la petite bourgeoisie allemande. Ne croyez-vous pas que les événements qui se passent en Allemagne (et dans beaucoup de pays européens) soient comme une manière de revanche de cette classe? Pensez-vous que le petit bourgeois soit appelé à jouer en Allemagne un rôle historique comparable à celui qu'a joué le Tiers-Etat en France?

— C'est plutôt la conséquence de ces alarmes sonores réalisées par le procédé purement comique de mes comédies. Ainsi, j'ai mis à nu toute la mentalité fautive, pseudo-individualiste du Tiers-Etat. Mais j'ai montré aussi dans mon œuvre, tous ses côtés charmants et aimables.

Le Tiers-Etat fut conduit par des chefs qui se croyaient capables de le ramener à un nouveau point de départ, d'où, par une sorte de nécessité vitale, se dégageant et libéré des maux acquis, il pourrait partir pour des

idéaux plus favorables pour lui-même et le bonheur du monde. Pendant vingt-cinq ans de travail dévoué entièrement à sa renaissance très souhaitable, j'ai, avec le même zèle infatigable, contrôlé les conséquences de cet état de choses et donné à chaque moment les avertissements nécessaires, qui ne furent décelés que par très peu d'hommes.

— L'écrivain russe Ilya Ehrenbourg a, il y a quelques années, au cours d'une conférence donnée à Bruxelles, comparé la Belgique à une vaste gare régulatrice. D'autre part, dans son manifeste, *Esprit du Temps* croit que « ce carrefour de l'Occident » est appelé à jouer un grand rôle culturel. Que pensez-vous d'une telle entreprise et comment concevez-vous un mouvement culturel nouveau, révélateur de l'état d'esprit de notre époque?

— La Belgique, plus que tout autre pays de l'Europe, est le sol historique où, depuis des siècles, se joue tout ce qui se trame dans les coulisses du théâtre mondial contemporain. Elle est la rencontre la plus formidable que la fantaisie humaine ait imaginée depuis des éternités des deux races les plus précieuses et les plus évoluées du globe : les Germains et les Romains. Cette synthèse n'est plus, maintenant, à réaliser par des obus et des gaz asphyxiants, mais bien par notre amour, notre vénération pour de ravissantes créations. Sa splendeur doit être comprise par un effort beaucoup plus puissant auquel nous conduiront aujourd'hui l'âme consciencieuse et l'esprit libre du temps.

Sternheim nous parle alors longuement des grands amis qu'il se fit en Belgique. Il se lia avec Verhaeren, Henry Van de Velde et Mase-reel. Il séjourna à La Hulpe, dans cette « Claire Colline » qu'il fit bâtir sur une hauteur du pays tout près de la forêt de Soignes, jusqu'au moment de la retraite allemande. Aujourd'hui, c'est parmi nous qu'il continue une œuvre que nous souhaitons voir au plus tôt traduite et éditée. N'est-il pas, en effet, hautement regrettable qu'aucune comédie de l'auteur de Napoléon n'ait été jusqu'à ce jour éditée en France?

A. C. AYGUESPARSE.

Lecture théâtrale GODEFROID DE BOUILLON

En écrivant son jeu tragique Godefroid de Bouillon, qu'il vient de lire à la Maison d'Art, M. Hermann Closson ne s'est point soucie de attirer l'attention du public en faisant appel aux effets extérieurs ou à quelque nouveauté typographique et facile. Se grisant des difficultés de son entreprise, aimant à s'imposer des règles sévères, l'auteur a évité les scènes à faire, les ressources aisées de la pièce historique ainsi que le procédé commun de l'anachronisme. C'est en projetant une lumière impitoyable sur l'âme de son héros, qu'il intéresse continuellement l'auditeur.

M. Closson a vu l'homme dans le héros et dans l'homme le côté intellectuel seul l'a retenu. Rejetant l'anecdote, les péripéties, il situe le drame dans le plan spirituel. Les faits de la croisade importent moins que leur interprétation, leur prolongement dans l'esprit des principaux acteurs du drame. Tandis que les autres personnages sont le jouet des événements et les subissent, Godefroid, esprit créateur, les domine parce qu'il ne s'en tient pas aux faits. Sa force est toute intellectuelle : il laisse la bravoure grossière à un obscur soldat qui le remplace au cours des combats. Son rôle, à lui, le conducteur, ne se limite pas à un engagement, à une bataille, il est de tous les instants et il forge patiemment sa propre réalité par l'esprit.

Ainsi l'intérêt premier de ce jeu est dans la compréhension que les compagnons de Godefroid ont de ce dernier dont le caractère complexe se

développe et s'éclaire au cours des différentes scènes. Les Godefroid que le Clerc, que Baudouin imaginent, ne sont que des parties qui déterminent cette figure troublante. Chacun en réfléchit un aspect selon sa conformation d'esprit. L'entretien de Godefroid, du Clerc et du Patriarche est à ce point de vue une des scènes les plus significatives du drame.

Ce jeu nous montre Godefroid soucieux de saisir en lui-même la réalité profonde des choses. Cette inquiétude du personnage principal est aussi celle de l'auteur et par là même, l'œuvre a un accent étrangement actuel. D'ailleurs cette étude aiguë de la mentalité d'un chef, cadre avec les préoccupations profondes d'aujourd'hui où le rôle de ceux qui conduisent, des dictateurs, est devenu si angoissant.

En négligeant le lyrisme facile et l'abondance oiseuse pour s'en tenir à ce qui est général, l'auteur retrouve une excellente tradition classique. D'autre part, le personnage de Godefroid déterminé par les traits profonds de son caractère et non par des traits extérieurs, retrouve, par ce dépouillement même, son humanité.

La simplicité d'expression donne une grande force et une sorte de dureté tragique à la pensée. M. Closson connaît la valeur de ce qui n'est point expressément exprimé et l'emploi judicieux de silences donne de profondes résonances à son œuvre.

J. WETERINGS.

La Maison Rex et la poésie

Pierre Bourgeois nous écrit :

Mon cher Fontaine,
Tu me signales l'écho où Rex prétend m'interdire de m'occuper de l'organisation de la Foire aux livres. Comme les lecteurs sont visés par le même écho, je te propose de les mettre objectivement au courant du discernement littéraire de la maison Rex en matière d'anthologie poétique.

Afin qu'on ne puisse le reprocher un choix arbitraire, tu prends les derniers vers de tous les poètes qui sont au sommaire des deux derniers numéros de la feuille de propagande catholique. Rassure-toi. Il n'y en a que trois. Au fait, les voici.

De M. Jean PAULUS :

Sans doute je ne Vous visais pas et pourtant Vous [êtes pour moi l'évidence! Je vis, je crois, sachant que je n'ai qu'en Vous, d'existence. Mon souffle est Votre souffle et mon misérable [œur ne battrait point Sans Votre main toute-puissante, à chaque seconde, [qui l'étreint.

De M. M. HUYBRECHTS :

Sois le victorieux conquérant, qui ramène Entre les murs hautains, la paix du soir vermeil Et la calme beauté de l'heure qui s'égrène.

De M. Maurice DUMONT :

Et le corps assaini, quittant son dur grabat, Suivi du blanc troupeau de ses rêves bénis, Nous verrons s'élever dans un ciel de douceur La triomphante, et forte, et sainte humanité. Oui, Rex, vous avez raison. Il y a des confusions immorales. Conservez vos poètes immortels. Éliminez-moi pour indignité littéraire. Merci. Cordialement tien.

Pierre BOURGEOIS.

Foire aux livres

Les 6, 7 et 8 mai aura lieu à l'Atrium, 55, boulevard Botanique, « La deuxième Foire aux Livres belges ».

Tous les auteurs belges sont invités à participer à cette Foire où des stands seront mis gracieusement à leur disposition. Ils pourront vendre leurs livres. Pour tous renseignements, s'adresser à M. Pierre Bourgeois, 12, rue des Colonies, ou à l'Atrium, 55, boulevard Botanique.



Le plus illustre

Au moment où M. Herriot se rendait à Washington, un peu bruyamment à notre gré, Marianne lui faisait part des vœux du pays et y joignait « l'amitié particulière que Marianne porte à son plus illustre collaborateur ».

C'est peut-être bien gentil pour M. Herriot. Mais ce n'est moins pour les autres collaborateurs de Marianne, tels Colette, La Fouchardière, Maurois.

Encore un coup, les bons rédacteurs de Marianne se laissent impressionner par la gloire tapageuse autant qu'éphémère qui s'attache aux personnalités politiques.

C'est une célébrité frauduleuse et artificielle, celle-là, et l'on peut être assuré que « le plus illustre collaborateur de Marianne » sera sorti de la mémoire des hommes devant qu'on ne cesse de lire les œuvres de Colette!

Il faudrait s'entendre

Une dizaine de pays se disputent l'honneur d'offrir au professeur Einstein une chaire universitaire. Chaque jour, le grand physicien, dans sa retraite, reçoit les hommages et les propositions du monde civilisé.

Et c'est parfait. Mais il y en a qui ne comprennent pas.

Parce qu'enfin c'est bien Einstein qui a prêché avec le plus d'éclat et le plus d'efficacité le refus du service militaire :

Dans douze pays, écrit-il, des jeunes gens combattent contre la conscription en refusant d'accomplir le service militaire. Voilà les pionniers d'un monde déivré de la guerre! Tout au long de la paix doit les soutenir et les aider à soulever la conscience de l'humanité contre la conscription.

Je fais appel aux guides intellectuels de tous les pays. Je fais appel à mes collègues..., je fais appel au clergé..., je fais appel aux écrivains, afin qu'ils se mettent ouvertement à nos côtés.

Je demande à chaque journal qui veut lutter pour la paix d'engager à refuser le service de guerre.

C'est net et précis. Voilà pourquoi il y en a qui ne comprennent pas. Ils ne comprennent pas que les journaux qui célèbrent Einstein à l'envi n'ont que mépris pour ses principes. Ils ne comprennent pas que les gouverne-

ments qui s'inclinent avec tant d'éclat devant le savant emprisonné des pacifistes qui ne font que suivre ses conseils.

Il y a là, ne vous paraît-il pas, une légère contradiction?



Le petit frisson

Extrait de la Meuse qui expose comment les Liégeois ont célébré l'anniversaire de la naissance du roi. Il y eut des défilés militaires, retraites aux flambeaux, etc.

« La retraite nous a paru secouer les masses plus que jamais. »

« A Liège, poste avancé, poste d'honneur, gardienne des vertus héroïques de ses défenseurs, le petit frisson patriotique fit sentir ses petits effets. »

Hourrah! pour le petit frisson!

Inflation

M. Roosevelt fait bien du tapage et l'on se demande comment tout cela va finir.

Une moralité qui se dégage pourtant de l'aventure du dollar, c'est que actuellement plus que jamais vous avez tout avantage à acheter à crédit à l'Etoile bleue.

En effet, ce que vous payez en deux ans, vous le payez non pas en francs-or mais en francs-papier. Et le cours de la monnaie peut descendre, c'est tout bénéfice pour vous. Tandis que l'inverse n'est pas à craindre.

Le Train-surprise

La Nation Belge, tout comme l'Internationale, organise à l'intention de ses fidèles lecteurs un voyage en train-surprise, c'est-à-dire que l'itinéraire du voyage n'est pas communiqué. On s'embarque et on part on ne sait pas pour où.

Les paris sont ouverts : où la Nation Belge va-t-elle conduire ces lecteurs? A Eupen, pour monter la garde le long de la frontière tennonne? Sur les berges de l'Yzer pour honorer la terre où se sont déroulés les combats nobles et glorieux? Peut-être à Sainte-Adresse, pour voir ou

l'on est bien quand c'est la guerre? Mystère, mystère! C'est une surprise. Quel petit plaisantin, ce M. Neuray!

Le droit pénal

S'il faut croire la relation qu'en donne M. Destrée dans le Soir, le Congrès international de Droit pénal qui vient de se tenir à Palerme fut une belle rigolade.

Les congressistes avaient été attirés, nous dit-on, autant par l'intérêt des travaux que par les beautés de la Sicile aux printemps.

Les travaux! De la relation de M. Destrée, il apparaît que toutes les propositions ont été repoussées et que, seuls, deux vœux timides ont été adoptés. Mais « pendant plusieurs jours, les congressistes de tous pays firent assaut de politesses, d'amabilités courtoises et de bienveillance mutuelle ».

Mais M. Destrée ajoute encore calmement : « Je dois avouer que les beautés de Palerme ont fait aux travaux du Congrès une sérieuse concurrence... ». Et c'est alors la description des beautés naturelles de l'endroit et le programme des fêtes, des réceptions, des excursions... si bien qu'il apparaît que c'est cela la seule chose qui ait compté pour les congressistes de Palerme.

Et voilà pourquoi ces sortes de conférences et de congrès, dans la mentalité actuelle de ceux qu'on y convie, sont parfaitement inutiles.

Dans le cas présent, on appréciera l'inconscience et l'indignité de gens qui, ayant à traiter d'un problème aussi grave que la réforme du droit criminel et du droit pénitentiaire, ne décident rien, se font des politesses et n'ont d'intérêt réel que pour les beautés de la Sicile!

Vingt-six nations étaient représentées à ce congrès; la délégation belge comptait 60 membres.

Vivement, les temps nouveaux!

Réponse à des lecteurs

Des lecteurs nous ont demandé l'adresse de cette société qui avance de l'argent sans intérêt : c'est-à-dire qu'on vous y remet un bon du montant de l'achat que vous désirez faire aujourd'hui même dans un magasin de votre choix, et que ce bon vous le payez en dix mensualités sans le moindre intérêt.

Il s'agit de la société Le Progrès, 24, rue des Fripiers, à Bruxelles.

Les beaux poèmes !

Celui-ci d'abord que publie le Journal des Poètes à titre documentaire. Il est l'œuvre du colonel Briard. Le colonel Briard est conservateur. A sa manière.

Réveille-toi, France immortelle,
Le Boche veut l'ancêtre
N'es-tu plus la France éternelle,
Qu'on chantait avant de partir?

...
Nos gouvernements couards et veules
Ont laissé tomber de leurs mains
Ces lauriers qu'à grands coups de gueules
Ils proclamaient être leurs gains.

...
Allons, Croix de feu, patriotes,
Prisonniers, anciens combattants,
Ils ont temps de graisser vos dents,
Aux Boches de montrer les bottes...

Vous savez que les pacifistes
Qui bélaient à tout prix la paix
Sont des poltrons protectionnistes
De leur vie et de leurs palais.

Et voici le Chant du Départ, chanson patriotique, paroles de Marie-Joseph Chénier, musique de Méhul. Ce n'est pas nouveau, mais ça vaut la peine d'être relu. Ainsi doit penser M. Devèze puisque c'est dans les casernes qu'on vend ça aux soldats. C'est l'un d'eux, de Charleroi, qui nous adresse le document. C'est un peu long, mais chaque vers est un chef-d'œuvre. Jugez plutôt.

LE CHANT DU DEPART

1

En chœur :

La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière
La liberté guide nos pas;
Et du Nord au Midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil :
Tyrans, descendez au cerueil!
Refrain, en chœur.

La République nous appelle, etc.

2

Une Mère de famille :

De nos yeux maternels ne craignez pas les larmes;
Loin de nous les lâches douleurs!
Nous devons triompher quand vous prenez les armes,
C'est aux Rois à verser des pleurs.
Nous vous avons donné la vie,
Guerriers, elle n'est plus à vous;
Tous vos jours sont à la Patrie,
Elle est votre mère avant nous.
Chœur des Mères de famille
La République nous appelle, etc.

3

Deux Vieillards :

Que le fer paternel arme la main des braves;
Songez à nous aux champs de Mars;
Consacrez dans le sang des Rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards,
Et, rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière
Quand les tyrans ne seront plus.
Chœur des Vieillards
La République nous appelle, etc.

4

Un Enfant

De Barra, de Viala le sort nous fait envie ;
Ils sont morts, mais ils ont vaincu.
Le lâche accablé d'ans n'a pas connu la vie;
Qui meurt pour le peuple a vécu.
Vous êtes vaillants, nous les sommes;
Guidez-nous contre les tyrans;
Les républicains sont des hommes,
Les esclaves sont des enfants.
Chœur des Enfants
La République nous appelle, etc.

5

Une Epouse

Partez, vaillants époux! Les combats sont vos fêtes.
Partez, modèles des guerriers!
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes,
Nos mains tresseront vos lauriers.
Et, si le temple de Mémoire
S'ouvrirait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteraient votre gloire,
Nos flancs porteraient vos vengeurs.
Chœur des Epouses
La République nous appelle, etc.

6

Une Jeune Fille

Et nous, seurs des héros; nous, qui de l'Hyménée
Ignorons les aimables nœuds,
Si, pour s'unir un jour à notre destinée,
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles
Beaux de gloire et de liberté,
Et que leur sang dans les batailles
Ait coulé pour l'égalité.
Chœur des Jeunes Filles
La République nous appelle, etc.

7

Trois Guerriers :

Sur le fer, devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentants, à nos fils, à nos mères
D'ancêtre les oppresseurs.
En tous lieux, dans la nuit profonde
Plongeant l'infâme royauté,
Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté!

Chœur général :

La République nous appelle, etc.
Le plus cocasse, c'est que les soldats sont ainsi invités par l'autorité militaire à chanter... la République! Est-ce une des clauses du pacte franco-belge?

LA GUERRE HORS LA LOI!

Société des Nations et Japon

Donc, après dix-sept mois de tergiversations, l'Assemblée de la Société des Nations a adopté à l'unanimité moins la voix du Japon, un rapport qui a au moins le mérite de dire où est le bon droit. Parmi l'universelle confusion des valeurs et l'inquiétante régression de la civilisation dont notre époque offre le spectacle, c'est un symptôme quelque peu consolant que de voir l'Assemblée des Nations oser condamner sans équivoque l'action d'une grande puissance : la force à défaut de s'incliner devant le droit, ne le crée plus.

Trop longtemps, en effet, on avait tenté de maintenir l'équivoque; trop longtemps la presse française, dont la vénalité est sans doute sans exemple, avait plaidé la légitime défense et l'impossibilité d'appliquer à l'Extrême-Orient nos critères occidentaux. La tentative la plus audacieuse dans ce sens fut certainement le discours prononcé en août dernier par M. Uchida, ministre des Affaires étrangères du Japon.

Après avoir refusé la juridiction de la S. D. N., M. Uchida tenta de justifier le Japon d'avoir enfreint le Pacte Briand-Kellog et il proposait en ces termes une interprétation assez extensive du droit de légitime défense : « ...Le Japon a été contraint d'adopter des mesures d'urgence pour prévenir les atteintes insensées à ses droits et à ses intérêts vitaux. Le pacte contre la guerre ne comporte pas de restriction quant à l'exercice du droit de légitime défense dans un tel cas. Le pacte n'interdit pas à une puissance signataire de prendre à sa discrétion telles mesures qu'elle juge nécessaires afin d'écarter les mesures immédiates à son territoire et à ses droits et intérêts de n'importe quelle nature. Evidemment (sic) l'exercice du droit de légitime défense peut s'étendre au delà du territoire de la puissance qui l'exerce. »

On voit immédiatement que cette

doctrine nouvelle, si elle devait être admise et appliquée, ouvrirait d'étranges perspectives sur l'avenir des rapports internationaux. Elle justifierait des opérations militaires de contrainte pour la défense d'intérêts de n'importe quelle nature, à la discrétion de la puissance soi-disant lésée, c'est-à-dire pour parler net, l'arbitraire le plus absolu.

L'opinion internationale avait réagi jusqu'à présent, avec une vigueur suffisante contre d'aussi exorbitantes prétentions.

A présent la situation est nette. Non seulement, conformément aux conclusions du rapport Lytton, la thèse de la légitime défense est rejetée, la création de l'« Etat Indépendant » mandchou est déclarée factice, mais il est enjoint aux troupes japonaises, dans un délai de trois mois, d'évacuer la Mandchourie. La résolution ayant été votée le 24 février, le délai expire en mai. Que se passera-t-il alors? La S. D. N., ou plus exactement les grandes puissances, oseront-elles appliquer l'article 16 du Pacte et passer aux sanctions? On n'ose l'espérer. Il faut pourtant rendre au Japon cette justice qu'il n'a jamais laissé subsister le moindre doute sur ses intentions. Dès le lendemain du vote de Genève, il envahissait le Jehol, lequel selon lui « fait partie intégrante de la Mandchourie » et l'occupait sans coup férir en quelques jours. — et nul ne peut dire s'il s'arrêtera devant la muraille de Chine...

On ne peut malheureusement conserver que peu d'illusions quant à la possibilité et l'efficacité d'une action internationale. Les puissances paraissent moins que jamais disposées à « sacrifier » leurs intérêts immédiats au respect de la justice internationale. C'est là évidemment une politique à court terme, car après tout le Pacte de la S. D. N. est, lui aussi, un traité, dont l'inobservance peut entraîner de graves conséquences autrement graves que la révision du Traité de Versailles. Pourra-t-on seulement prendre cette sanction élémentaire, mais essentielle, l'embargo sur les fournitures de munitions à l'Etat en rupture de pacte? Une expérience a été faite tout récemment. Au lendemain de la décision du 21 février le gouvernement britannique a impartialement interdit toute fourniture d'armes à la Chine aussi bien qu'au Japon, en exceptant de cette décision — bien entendu — les contrats en cours, et a annoncé son intention de porter la question à Genève. Propos louable certes, quoique réalisation insuffisante. Presqu'en même temps, le gouvernement français soumettait au Conseil une proposition d'interdire les exportations d'armes à destination de... la Bolivie et du Paraguay! Depuis lors les informations de Genève restent muettes sur ce thème; aucun accord international n'a pu être réalisé et le gouvernement de Londres a levé son interdiction. Tant il est vrai que jusqu'ici les munitionnaires de tous les pays sont toujours parvenus à faire

échec à toute mesure pouvant gêner leur fructueux commerce. On serait curieux de connaître l'attitude adoptée par le gouvernement belge dans cette affaire.

D'autres difficultés risquent encore de se produire entre le Japon et la S. D. N. On sait que le gouvernement japonais a notifié son retrait de la S. D. N. Aux termes de l'article 1 du Pacte, cette démission ne devient effective qu'après deux ans à la condition pour l'Etat démissionnaire d'avoir à ce moment rempli toutes ses obligations internationales. Verra-t-on dans deux ans la S. D. N. retenir malgré lui le Japon, s'il n'a pas été exclu auparavant? Qu'advient-il à ce moment du mandat confié au Japon sur les anciennes colonies allemandes du Pacifique? Le Japon ne pourra plus prétendre exercer un mandat qui ne lui a été confié qu'en raison de sa qualité de membre de l'organisme genevois. Il a, d'autre part, officiellement annoncé sa volonté de maintenir sous sa domination des territoires dont l'intérêt stratégique est évident. Quelles seront les réactions des autres puissances, cette fois directement intéressées? Il est difficile de le prévoir.

Mais, on le voit, la communauté des Nations n'en a pas terminé avec le conflit mandchourien, et il ne suffira pas de laisser se prolonger lâchement une situation inique pour que, à l'aide du temps et au milieu de l'indifférence générale, les choses s'arrangent d'elles-mêmes.

G. ARONSTEIN.

Les plus royalistes que le roi

... ou les moins royalistes ?

Dans notre dernier numéro, nous marquions notre étonnement de ce que la Maison d'Art eût hésité à louer une salle au Journal des Poètes pour y recevoir Henry Guilbeaux et notre plus grand étonnement de ce que l'Atrium eût refusé cette salle. Nous écrivions : « Plus Janson que M. Janson, est-ce possible? Nous attendons un démenti. »

Le démenti est venu, en double exemplaire.

Nous en donnons acte.

La Maison d'Art n'a pas refusé sa salle. Elle a demandé quatre heures de réflexion et l'a finalement accordée.

L'Atrium a refusé une de ses salles parce que tous les locaux étaient occupés par des expositions.

Voilà ce que nous écrivions très aimablement nos amis Charles Leirens, directeur de la Maison d'Art, et Gaston-L. Huysmans, secrétaire-général de l'Atrium. Telle est donc la version officielle. Elle est corrigée en deux lettres que nous publions volontiers si elles n'étaient aussi longues. Si pourtant leurs signataires le désirent absolument, nous les publierons la semaine prochaine, avec les commentaires idoines.

Pour l'instant, nous nous abstenons de commenter. En nous excusant de leur avoir fait l'injure grave de les qualifier de « plus royalistes que le roi », nous les nommerons désormais « moins royalistes que le roi ».

Puisqu'ils le préfèrent ainsi.

LES SUITES D'UNE MANIFESTATION

Lettre ouverte à M. Désirez officier-adjoint de police

Pour ne point vous affliger outre mesure, Monsieur, je tairai votre nom, ou plutôt, vu qu'il se prête si bien aux calembours, je le conjugueraï à la seconde personne du pluriel; l'honneur en sera sauvegardé, hormis peut-être le respect que je vous dois, mais cela est une autre histoire. Il vous a plu ce soir, Monsieur, alors

donc, de l'ordre, de l'ordre, de l'ordre, de l'ordre, Flûtes, faites votre service. J'ai dit.

Et « enfourchant » le petit attroupelement, vous bousculâtes quelques curieux, et vous frayâtes un passage, afin d'exciter votre police, à cogner dur, sur ces cochons de manifestants. Si vos pouvoirs vous autorisaient



que quelques centaines de cœurs généreux s'époumonaient pour réclamer la libération d'un objet de conscience, qui depuis deux semaines faisait la grève de la faim, d'user et d'abuser de vos fonctions en vue de disperser un petit groupe de manifestants qui, spontanément, s'étaient joints à nous, pour cette protestation.

Tandis qu'un orateur clôturait par quelques remerciements à l'adresse de ceux qui s'étaient solidarisés avec nous, vous vous balladiez sans doute et en curieux vous vous approchiez pour voir.

Alors, respectueux de votre fonction, dont l'honorabilité ne se conteste pas, vous vous informâtes de ce qui se passait, et quand vous le sûtes votre sang ne fit qu'un tour.

Vous résolûtes alors de disperser diligemment ces triblions de l'ordre; vous le fîtes bien voir, et j'aurais mauvaise grâce à ne pas admirer votre zèle, lorsque vous n'êtes pas dans l'exercice de vos fonctions. Comme quoi le proverbe est bien fondé : « Le singe est toujours singe, fut-il vêtu de pourpre ».

C'était votre droit, Monsieur Désirez, je n'en disconviens pas, mais ne pensez-vous pas qu'il eût été plus sage de laisser s'écouler tout ce monde, sans recourir aux éternelles méthodes de violence dont la police s'est fait une spécialité?

Et tout ceci passerait... si de rouge sanguin, votre face corrigée ne s'était colorée, et qu'impatient, le désir d'agir ne vous eût rongé.

On allait voir ce qu'on allait voir... moi Jean-Fesse Chappie, pardon, Désirez, officier-adjoint, d'une commune aussi importante que celle au service de laquelle je suis attaché, investi des pouvoirs, etc., etc., allons

un tel brante-bas, je pense qu'une élémentaire bienséance n'aurait pas été superflue, et que tout au moins lorsque vous écrasâtes mes cors au pied, votre premier devoir eût dû être de vous excuser.

Ignorez le nom du collègue qui vous a gratifié d'un pareil savoir-vivre, mais peut-être vous a-t-il semblé plus naturel de ne point avoir d'égards pour des individus qui s'octroyaient la liberté de manifester sans autorisation préalable.

Je vous le concède encore volontiers, Monsieur, mais alors, ne vous plaignez point d'avoir reçu un leçon de simple politesse et avouez qu'une telle goujaterie méritait bien un petit soufflet.

En l'occurrence le soussigné vous envoya une magistrale giffle sur la joue droite, et non un coup de poing, par derrière, sur la figure, comme vous l'insinuâtes. Car malgré tout, voyez-vous, Monsieur, je ne suis point acrobate à ce point.

Vous me fîtes arrêter. Conduire au poste, dresser procès-verbal, écrouer à l'amigo jusque trois heures du matin, et enfin traduire en Correctionnelle, où après une belle comédie judiciaire, je reçus deux mois de prison et près de 400 francs d'amende.

Avouez, Monsieur, que vous n'avez cessé de vous plaindre dans des attitudes qui n'ont rien de celles d'un gentleman : vous manquez d'élégance, en vous retranchant ainsi derrière le paravent d'une justice à votre dévotion.

La leçon était cependant indispensable, Monsieur, je ne regrette pas mon geste, et maintenant qu'entre quatre murs, je médite à loisirs sur cette soirée, je trouve la chose d'autant plus justifiable qu'elle m'a permis de penser souventes fois à vous.

Peut-être, comme me l'écrivait mon ami Han RYNER, ce Socrate moderne, la tête de veau coûte-t-elle cher en Belgique, et abîmer une beauté comme la vôtre n'est pas sans risques. Avouez cependant, que le tarif est exagéré, car entre nous soit dit, c'est beaucoup payer pour une trogne comme la vôtre.

Le premier mai, Monsieur Désirez, je sortirai de ma villégiature forcée, les hasards de la vie nous mettront un jour en présence l'un de l'autre; ne me présentez pas la joue gauche, Monsieur, je pourrais être tenté d'y déposer un... baiser, car, comme le dit Erasme, je n'ai point d'ennemi que je souhaite s'il est possible, convertir en ami.

Mais, à vrai dire, Monsieur, je vous trouve peu sympathique.

Ces quelques mots, pour me distraire en cette cellule solitaire, en avertir sans vouloir attaquer, en quelque sorte vous être utile si je peux, et réformer vos mœurs, et ce, sans vous offenser et encore moins scandaliser qui que ce soit.

J'espère que vous m'aurez compris, Monsieur?

Veillez croire, Monsieur Désirez, à l'expression de mon profond mépris pour les bipèdes de votre espèce.

Hem DAY

Prison de Saint-Gilles
Cellule 53.

Bruxelles, avril 1933.

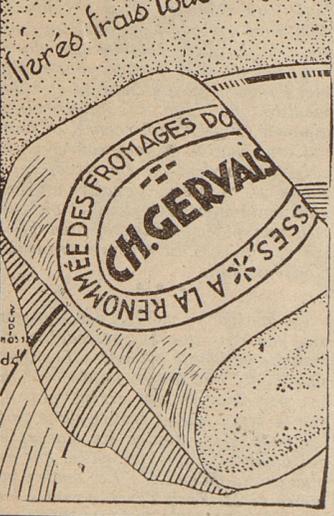
ATTENTION
Littérateurs, Conférenciers,
Copies Royal
Rue Chair-et-Pain, 2, (Grand-Place) Brux.
Tél. 11.45.01
a étudié spécialement des prix pour la copie de vos manuscrits au duplicateur ou à la machine à écrire

LES PETITS GERVAIS

les plus fins, les plus appréciés des fromages
DOUBLE-CRÈME.

légers...
...exquis

et si nourrissants!
Préparés frais tous les jours



VAN SCHELLE CUIR
Reassemblage Instantané
48, RUE DE LA MONTAGNE - 231, CH. DE WAVRE
167, CH. DE GAND - 167
CREPE
USKIDE

Philosophie, par David Luschnat

LE BUCHERON PITOYABLE

Traduit de l'allemand par Marie-Alexia Col

Dans les immenses forêts du Nord, impropres à l'exploitation, puisqu'elles sont situées dans des contrées inaccessibles et rocheuses, vit un bucheron. Il est le seul homme dans un rayon de plusieurs journées de marche.

Un Russe, ami de Dieu, alla vers lui en pèlerinage pour l'interroger. Il lui dit :

— De quoi vis-tu enfin, mon cher, car il n'y a absolument rien ici? Un homme doit pourtant manger...

— Je vis néanmoins, comme tu le vois. Il y a tout près d'ici un fleuve qui se dirige vers la mer du Nord. J'abats des arbres et fais du bois à brûler, ainsi que du charbon de bois. En été, quand le pays est libre de glaces, je confectionne des radeaux et les charge avec mes bûches. Ensuite, ils flottent et descendent le courant. Au bord de la mer, il y a un grand village de pêcheurs, précisément à l'endroit où le fleuve a son embouchure. Ces pêcheurs arrêtent mes radeaux au fil de l'eau, et prennent mon bois. En hiver, ils viennent ici avec leurs luges et m'apportent ce dont j'ai besoin.

— Alors, c'est ainsi que tu vis, tu es un homme heureux.

— Je suis ce que je suis.

— Donc, un tel homme. N'étais-tu pas toujours ici? — Pardonne-moi si

je te questionne ainsi, je suis un vieux homme, venu justement vers toi pour parler à ton âme.

— Mon âme n'a rien à te répondre; mais interroge-moi seulement, et je te raconterai ce que tu veux savoir.

— Dis-moi donc, ce que tu faisais jadis, avant d'être bucheron?

— J'ai abattu des animaux et les ai dépecés, exactement comme j'abats et fends actuellement les arbres. Les hommes ont consommé leur viande, la terre a absorbé et assimilé leur sang et leurs os. Maintenant je donne au feu la pulpe des arbres et leurs cendres vont en terre.

— Tu es donc un meurtrier pour Dieu?

— Je donne au feu les éléments du feu; à la terre, les substances de la terre. Les arbres sont nés, depuis déjà bien des années, de la force solaire; le feu les réduit en cendres et réchauffe ainsi les hommes en hiver. La chair des animaux que j'abattais autrefois réchauffait aussi les hommes et leur viande leur donnait même plus que de la chaleur. Mais je n'ai pu supporter plus longtemps cette douleur. J'ai vu tant et tant d'animaux, leur douleur est terrible et brûle comme du plomb en fusion. Maintenant je mets à mort les arbres, cela m'est plus facile, car l'ar-

bre n'a pas d'yeux.

— Oui, tu es l'homme qui tue. Tu portes la douleur en toi et la douleur te frappe. — Tu as chargé la croix sur tes épaules.

— Je suis l'homme qui tue, par la volonté des vivants. Les plus basses créatures veulent devenir des hommes. Les animaux et les arbres veulent que l'homme les emploie, et conduise ainsi leurs âmes à la gloire. La mort existe pour que la vie puisse toujours vivre, et de plus en plus. J'aurais bien continué à tuer encore des animaux; mais je ne pouvais plus. Je suis devenu vieux et faible. La douleur des animaux était de trop pour moi. C'est mon péché. Maintenant j'enlève la vie aux arbres pour ne pas être du moins tout à fait inutile à la vie.

— La douleur t'attire par dessous jusqu'à ce qu'enfin de nouveau, tu sois à la terre, d'où tu es sorti.

— La terre prendra ce qui lui appartient, mais mon feu, elle ne le prendra pas, parce qu'il ne lui appartient pas, mon feu ne disparaîtra jamais. Il jaillira de moi comme un éclair et touchera Dieu en plein cœur.

— Tu es donc un tel homme?... Dieu pleure sur toi, et je pleure avec lui. Oui, tu es comme un monstre sorti d'un conte.

VAN SCHELLE TENNIS
SPORTS
NATATION
18, RUE DE L'OKUM - BRUXELLES
30, AVENUE DE KEYSER - ANVERS
PING-PONG

LA POÉSIE

Paul ELUARD. — Comme deux gouttes d'eau (Ed. Surréalistes).

Aujourd'hui que l'agitation extérieure du surréalisme semble s'apaiser au profit d'une action directe il n'est peut-être pas tout à fait vain d'isoler certains éléments qui se développent au sein du continu doctrinal positif. Après une offensive commune dont la nécessité, à un certain moment, apparut comme impérieuse, les hommes qui s'engagèrent à peu près totalement dans cette offensive, se trouvèrent en face de contradictions primordiales qu'ils avaient essayé de résoudre avec une honnêteté dont il est peu d'exemples dans l'histoire de l'Esprit. D'une part, le désir d'aller jusqu'au bout des conséquences logiques d'une doctrine dont l'axiome principal voyait dans la poésie, une action, et donc collective (il semble que, seul, Aragon y soit parvenu, même poétiquement) et, d'autre part, le besoin de faire appel à la poésie-écriture individuelle dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle oppose son auteur à une doctrine en l'enfermant dans un monde clos (1); ces deux faces, tragiquement opposées, d'un cas d'espèce, déchirèrent en profondeur les écrivains surréalistes, à partir du moment où ils cessèrent de se maintenir sur la lame de couteau idéale et où ils furent mis en demeure de choisir.

Comme, en cet endroit, c'est la poésie qui nous importe, cette poésie dont on a la faiblesse de croire qu'elle n'a pas de fin et ne connaît que des états, on ne s'étonnera pas de nous voir nous réjouir de retrouver Paul Eluard à la pointe de lui-même dans ce poème *Comme deux gouttes d'eau* qui vient de paraître; Eluard restant, en effet, le point de rencontre le plus pur de ces recherches « non préméditées » qui, quoi que l'on en pense,

(1) « Les tentatives poétiques auxquelles les surréalistes se sont livrés sans chercher à en préciser la direction... » (A. Rolland de Renévill, N. R. F., févr. 1932).

paraissent constituer la donnée la plus valable du surréalisme et dont *Capitale de la Douleur, L'Amour, la Poésie, la Vie immédiate* sont des témoignages d'une hauteur inquiétante.

Dans quel sens sont donc ces démarches poétiques qui dépassent la lettre du surréalisme lorsqu'elles ne se laissent pas absorber par elle et corrompre par les aspects fallacieux d'un poncif tout ridé déjà et marqué au coin d'une date, d'une mode de l'esprit? Exactement, dans le sens commun à tous les hommes que l'appellation de « grand poète » eut risqué, jadis, de ridiculiser pour toujours. Et déjà, à un certain regroupement des forces, comprend-on aujourd'hui que la tentative de poursuivre le déterminisme de la chose créée, chez un homme comme Paul Eluard, ne serait plus accueillie avec l'éclat de rire ou les injures, manifestations transitoires et presque désespérées, d'être qui avaient, de la poésie, une notion tellement haute qu'elle voulait se satisfaire de sa propre contemplation agissante. Ainsi, un aveu reprend sa véritable place, venant mettre en présence l'homme-Eluard, à l'endroit même de l'édification de l'Univers-Solitude, tel qu'il était annoncé dans *A toute épreuve*. Ainsi, l'entendons-nous dire maintenant :

Où j'ai tout espéré
Et j'ai désespéré de tout
De la vie, de l'amour de l'oubli du sommeil
Des forces des faiblesses
On ne me connaît plus
Mon nom mon ombre sont des loups.

On le sent bien. Les mots, ici et ailleurs tout autant, ne sont plus les masques, plus ou moins habiles, d'une réalité qui a peur d'elle-même et de son néant. Le désert nominaliste, où Paul Eluard installe son amour, l'Amour et son objet, ses délices ses flammes, il ne s'agit pas de le peindre ou de l'évoquer : car il est, à la fois, présence et absence. Le langage, les mots se chargent (et je ne place dans ceci aucune allégorie) d'être les armes

nécessaires qui blessent à chaque chute; d'être, par eux-mêmes, la réalité des blessures de l'amour et du désarroi de l'homme dont le sang et les forces perdent à chaque pas qu'il fait dans cet Univers-Solitude :

Où suis-je j'y voudrais rester.

« Le livre sans fin » par lequel Paul Eluard désignait *L'Amour la Poésie*, marquant ainsi le caractère le plus vivant de ce monde poétique qui lui appartient et avec lequel nous devons tous compter maintenant puisqu'il s'agit de l'amour, nous le continuons donc, de notre propre gré, en suivant la ligne moins implacable mais tout aussi pure de *Comme deux gouttes d'eau*.

Sans doute, serait-il comique, en se mêlant de ce qui ne regarde personne, de souhaiter à Paul Eluard, une évocation possible de ce cirque de collines calcinées où nous entendons résonner sa voix avec cette gravité étrange, cet accent dur et tendre qui n'est que « la décantation spirituelle d'un orage intérieur » (2). Et, partagé, l'on hésite, comme l'auteur peut-être, avant de savoir ce qu'il convient de mettre d'espérance ou d'atrocité dans ceci :

Etrangères délaissées
Mes lointaines compagnes
Belles à peine belles mais toujours belles
Plus simples que le malheur
Plus précieuses que la beauté
De vos lèvres abattues
De votre sourire effondré
Vous me confiez vos poisons
O mithridatisées
Et j'oppose à l'amour
Des images toutes faites
Au lieu d'images à faire.

George ADAM.

(2) Rolland de Renévill, op. cité.

Un grand politique

M. Pierre Lafue vient de faire paraître sous le titre « Gaston Doumergue, sa vie et son destin » (Pion, édit.), un volume de son apologétique sur l'ancien président de la République.

Parmi les hauts faits de M. Doumergue que vante M. Lafue, il en est un certain dont le choix nous paraît inattendu : c'est la mission accomplie par lui au début de 1917 en Russie. Nous avions de ce voyage des renseignements fragmentaires; nous savions que M. Doumergue, encore qu'il fût accompagné de lord Wilner et de M. Scialoja, avait demandé, au tsar, à l'insu de l'Italie et de la Grande-Bretagne, son assentiment au démembrement de l'Allemagne — en cas de guerre victorieuse. Ce fait n'est certes pas à l'avantage de la loyauté bien connue de l'homme politique français. Les termes dans lesquels M. Lafue rapporte — de source autorisée — ses pensées et ses propos ne plaident pas davantage pour son discernement. Nous citons :

« Tous les buts de guerre de la France ne sont pas encore définis. Pourant plusieurs membres du ministère se préoccupent de créer un Etat indépendant sur la rive gauche du Rhin et ils sont vigoureusement appuyés par le président de la République (Poincaré). Doumergue voudrait mieux encore. Les leçons de l'histoire... lui permettent de comprendre que la paix ne sera jamais vraiment assurée si l'Allemagne, après sa défaite n'est pas divisée, si on oublie, à l'instant décisif, que cet empire n'est pas une nation, qu'au contraire ses diverses parties ne sont unies entre elles que par

des liens factices... Pour lui donc, le choix est fait... il faudra négocier séparément avec les Etats du Reich, appliquer un traitement différent à la Prusse, à la Saxe et à la Bavière. »

Puis M. Lafue nous raconte ses entretiens avec les dirigeants russes : « Evitant délibérément d'employer le mot Allemagne (sic!), il fait mine, chaque fois qu'il évoque les responsabilités de la guerre, de ne parler que de la Prusse impérialiste et militariste, qui ayant soumis par la force ses voisins, devait être distinguée des autres Etats germaniques conquis ou dominés par elles, et qu'il faudrait très justement la contraindre à réparer. Il s'efforça sans arrêt de suggérer à ceux qui l'écoutaient que l'unité allemande était une œuvre aussi factice que malfaisante, et il se conduisit en toutes circonstances comme si l'empire bismarckien eût été déjà divisé (resic!) »

Le biographe ensuite défend M. Doumergue d'avoir négocié de sa propre autorité sans approbation préalable du gouvernement français et ajoute que « si finalement sa mission ne put avoir de résultats pratiques, par suite de la révolution d'octobre... il reste qu'à un moment plein de confusions essentielles il vit nettement les conditions du salut. »

Et M. Lafue de raconter grâce à quelles extraordinaires habiletés, Doumergue convainquit le tsar et la tsarine. La cause était entendue; et cette négociation victorieuse aurait pu « si elle n'avait pas été contestée par les faits... assurer au continent une solide paix ».

Je m'en voudrais d'exprimer une opinion ou un commentaire. Mais peut-être pourrait-on utilement rapprocher la thèse de M. Doumergue du dernier roman de M. Hans Heinz Ewers, l'auteur de la *Mandragore*, national-socialiste convaincu et ami personnel de Hitler. Le livre est dédié aux étudiants et s'intitule *Le cavalier dans la nuit allemande*. Il conte l'histoire des patriotes intégraux, conspirateurs qui servaient l'Allemagne au lendemain de la guerre et voulaient la laver de l'humiliation subie — les futurs nazis en un mot. Quel est le souvenir de honte le plus cuisant qu'évoque l'un d'eux? Une conférence faite à Mayence fin 1922 par Maurice Barrès chez le général Mangin — un digne disciple celui-là de M. Gaston Doumergue. Barrès parle du Génie du Rhin et élève Goethe au dessus de tout. « Francs du Rhin et Francs de la Seine sont frères, mais plus on va vers l'Est, plus s'étend la domination des barbares brutaux... Si les gens du Rhin comprenaient l'indication de l'heure, s'ils voulaient enfin entendre que la France est une tendre mère pour tous les Français... Assistaient à cette conférence, M. Tirard, président de la commission interalliée, et le docteur Artan, le séparatiste bien connu.

Tout le livre est plein de cette révolte. L'appel au libérateur, au « Führer » circule à travers tout l'ouvrage. Croit-on que les Doumergue, Mangin et consorts, ces politiques « clairvoyants », ne soient pas quelque peu responsables de l'effroyable et inique spectacle qu'offre l'Allemagne d'aujourd'hui? G. A.

Les idées et les livres

Nous avons dit que notre ami Charles Plisnier, pour raison de santé, ne pouvait pendant quelque temps assurer avec régularité le feuilleton critique de ce journal. Notre ami Armand Sauvage a bien voulu se charger de collaborer également à cette rubrique.

DU COTÉ DE CHEZ RIEDER

Robert VIVIER : *Folle qui s'ennuie*.
Maurice CONSTANTIN-WEYER : *Source de Joie*.
Fred TERENCE : *La Tourmente*.

Autant M. Vivier, soi-même, est sec et peu liant, autant ses livres sont lourds et gonflés d'air; autant ses livres vous ont cet air fraternel, sans fausse grandeur, sans vain lyrisme, qui est encore, à tout prendre, la seule consolation — même littéraire — de notre temps.

C'est quelqu'un, ce Vivier. Nous avons lui Non et nous en avons dit, ailleurs, tout le bien qu'il fallait en penser. M. Vivier voue une sympathie particulière à la pensée russe. Il a traduit et présenté, avec beaucoup de cœur et d'intelligence, un admirable roman de Rémizov : *Les sœurs en croix*. On ne sait quelle douceur mystérieuse, quelle résignation attentive, quelle bienveillance pleine d'affection habitent l'esprit de M. Vivier. Parmi les écrivains belges que les éditions Rieder ont eu la bonne idée d'accueillir, M. Vivier est assurément le meilleur, le moins belge, le plus chaleureusement international.

Il y a des noms sur des villes; il y a Boitsfort, l'avenue Louise, le théâtre de la Monnaie... Mais c'est parce qu'il faut bien, après tout, que quelque chose se passe quelque part. Antonia, cette folle qui s'ennuie, ne la connaissez-vous pas? Elle est peut-être dans votre maison et vous vivez froidement à côté du drame. Vous enlacez, la nuit, du désespoir et de l'inquiétude. Antonia s'ennuie et votre corps la révolte. Enfant, Antonia

a vu la guerre, les uniformes; elle a vécu des nuits pleines de tumulte; elle a regardé le ciel tout rouge d'incendie... Quelqu'un, un soir d'armistice, a voulu l'embrasser, des mains lui ont pressé les seins... Doux Jésus, les seins d'Antonia! Comme dirait l'autre, il ne leur manque que la parole. Cher et pur trésor, forme de l'amour attendu : « Elle se tient dans la nuit, rétractée, tout le corps rebelle à l'exception de ces deux seins fous qui voudraient se soumettre encore... ». Toutes les jeunes filles, sans doute, s'appellent Antonia.

Antonia se marie et ce mariage est la plus merveilleuse des choses. Puis, avec l'habitude et cette façon qu'a la vie de n'être pas la même pour tout le monde, l'existence se fait moins bonne. Antonia sent le vide autour d'elle. Le compagnon d'Antonia cesse brusquement de respirer pour n'être plus que le bon mari posé, régulier, correctement vêtu, préoccupé de ses livres, de sa pipe, de ses pantoufles chaudes, de ses affaires de bureau, du temps qu'il fera, des fleurs qui poussent, de la couleur qu'il faudra mettre, au printemps, sur le châssis de la fenêtre... Pourtant, l'amour n'est pas mort. Antonia le sent en elle comme une chose secrète. Un enfant, qu'Antonia désire, réveillerait la flamme. Mais monsieur, qui a son petit caractère, n'en veut pas. Si bien que rien ne s'arrange. L'inquiétude s'élargit. L'

cœur d'Antonia n'en peut plus. C'est un corps stupide et désespéré que le joyeux voisin Lawaux, un beau jour, jette sur son lit et possède.

Mais Antonia n'aura point l'orgueil de sa faute et elle s'en confessa. Rupture. Antonia retourne chez sa mère. Sage retraite.

Du fond de sa province, la pensée d'Antonia va vers la petite maison de Bruxelles, la pelouse, le marchand qui passe, le linge frais qu'on met sécher en interpellant les voisines... Mais l'obsession de la faute pèse encore. N'en bavarde-t-on point, dans tout le quartier? Il faut qu'on sache, pourtant, que rien ne rattache Antonia à ce mâle qui l'a prise : « Et elle savait, dans le plus profond de son âme, que de lui à elle jamais plus ne s'échangerait ce qui peut aller d'un être à l'autre... Ce n'était pas, non plus qu'elle eût du remords et qu'elle condamnât les choses de l'été comme une erreur ou une faute. Mais il importait que le présent pût vivre dans sa paix retrouvée. Et elle avait besoin de cette rencontre avec Nicolas pour être définitivement sûre que rien, jamais, ne pourrait être remis en question. »

N'est-il pas remarquable qu'avec de simples mots, et de si simples choses, M. Vivier puisse créer cette atmosphère si chargée, si intense d'émotion? Au demeurant, les événements se passeront le mieux du monde. Ne craignez rien. L'amant est redevenu étranger. C'est un homme comme les autres. Et pourtant le passé n'est point mort : « Antonia a laissé tomber son aiguille sur ses genoux. Elle croise ses deux mains sur son ventre mais elle ne dort pas, bien qu'elle ait les yeux mi-clos : elle examine des souvenirs, elle fait son examen de conscience. Et elle peut revenir sur cette trace ardente, cette blessure à laquelle si longtemps elle n'osait toucher. Elle n'a plus ni maîni honte, et pourtant elle n'a pas

oublié. »

Le livre se ferme sur un air de poème : « Elle avait si longtemps rêvé sans savoir à quoi, il y a eu en elle un feu qui la poussait à attendre des choses, à espérer, et elle a pu croire que la vie c'était justement cet espoir, cette attente. Mais maintenant tout ce qu'elle avait à attendre était venu, elle a vécu bravement, elle n'a reculé devant aucun de ses chemins. Il n'y a plus lieu de rien attendre et cependant elle est pleine d'espérance et il reste une chose, un large et longue chose : la vie elle-même. La vie est là, dans chaque jour, dans chaque minute, dans chaque objet que ses mains touchent et dans le pain qu'elle mange, dans chaque bouchée. Elle aime tes pommes et les oranges, et c'est la vie. Elle court toujours en montant l'escalier et c'est encore la vie. »

Livre humain, c'est presque bête de le dire. Livre où la vie se meut comme le vent dans les feuilles, créant des couleurs à chaque battement. Antonia n'est peut-être pas un visage très neuf et son aventure est devenue bien ordinaire, mais M. Robert Vivier a pour ses personnages une telle tendresse, que toute nouveauté dans cette histoire nous serait bien égale. Nous ne la désirons même pas. Nous savons ce qu'a voulu M. Vivier, ce qu'il aime, ce qu'il veut avec lui que nous voulions et que nous aimions. Nous pardonnons toute cette grisaille, tout ce dédain de la tragédie et du coup de théâtre. Nous sommes à une table modeste, mais riche de son isolement, où le plus petit vin a un goût fraternel. Et l'écriture de M. Vivier, précise et souple comme une musique, n'est pas le moindre attrait de ce beau roman.

Nous devons jusqu'à présent à M. Constantin-Weyer des pages assurément inégales. Cet écrivain ne plaît

pas à tout le monde et pourtant il est parmi les plus sains, les plus exaltants. Les livres de cet aventurier ont je ne sais quelle puissance drue qui ravigote comme une escapade en plein vent. Manitoba, Clairière, Un homme se penche sur son passé et cet admirable Cavalier de la Salle sont des ouvrages que le public, me semble-t-il, n'a pas assez lu. Il est vrai que Constantin-Weyer ne piaffe pas, ne s'exhibe pas. De l'autre côté de l'eau, il chasse, il pêche, il contemple. Il ignore, ce rustre, qu'il faut aujourd'hui dédicacer ses livres dans les librairies et que, vivre comme ça, en sauvage avec un air de se foutre du monde, ce n'est plus très bien porté. Tant pis, mon vieux, tant pis.

Constantin-Weyer, avant de trimballer au Canada, a eu ses heures d'enfance quelque part, dans un doux coin de France. Des images de ce temps-là lui sont venues sous la plume. Pages pleines d'émotion et d'une lucidité que l'âge a singulièrement aiguës. Puis, l'adolescence, le journalisme. Source de joie, source d'une existence ardente... Ce livre, espérons-le, fera mieux connaître un écrivain éminemment curieux et qui mérite une place meilleure, bien meilleure, dans la littérature française d'aujourd'hui.

Ce quatrième volume des Inassouvis, pas plus que les précédents, ne manque de bonne volonté. « Les inassouvis, dit une notice jointe, ce sont ces personnages qui errent partout sur la terre, qu'on trouve dans tous les pays, dans toutes les classes et qui aspirent à quelque chose qui est plus grand qu'eux... » Les quatre volumes de M. Fred TERENCE sont à l'aventure, tant pour le style que pour les idées. La Fontaine a fait beaucoup mieux en quelques lignes.

M. TERENCE ne le sait-il pas?
Armand SAUVAGE.

A la Maison du Livre Belge
12, Rue des Colonies, 12
Lisez :
ROBERT VIVIER
FOLLE QUI S'ENNUIE
Roman
18 francs

LIBRAIRIE NOS LOISIRS
RUE DE L'HOPITAL, 26, BRUXELLES
Chèques postaux : 185.186 J. Mairlot, Bruxelles
SPÉCIALITÉS :
Ouvrages sur la sexologie
Revue nudistes
Littérature antireligieuse
Renseignements sur demande
ABONNEZ-VOUS
Si vous avez quelque sympathie pour ce journal, aidez-le en vous abonnant : 30 francs jusqu'à fin 1933, au C. C. P. 2883,74.

ESPRIT DU TEMPS
Revue mensuelle des Idées, des Arts et des Lettres
Le numéro 5 fr. **N° 3** d'abonnement 50 fr.
Ce numéro contient une œuvre inédite en français du grand écrivain allemand **CARL STERNHEIM La Casette** ainsi qu'une étude sur CARL STERNHEIM, par Madame Hélène TEMERSON
Au Sommaire :
des textes, reportages, poèmes de : A. Souillon, Dr G. Martens, L.-G. Gros; les chroniques de Ch. Plisnier, A.-C. Ayguesparse, R. Jadot; les comptes-rendus de F. Demeuse, A. Wilfrid, G. Adam, H.-V. Crouzy, R. Meurant, F.-L. Noël et E. Vandercammen.
Dans les deux premiers numéros, *Esprit du Temps* a publié des textes inédits de G. Dos Passos, G. von der Vring, H. Poulaille, Kugno Oya, E. Peisson, V. Serge, M. Mac Leod, R. Arcos, G. Behne, Sonka et Manuel Godvez.
L'abonnement de 50 francs donne droit à 30 francs de livres
EDITIONS LABOR, 12, rue des Colonies, Bruxelles

L'ÉGLANTINE
6, rue Lambert Crickx Bruxelles
VIENT DE PUBLIER PLUSIEURS LIVRES QUI S'IMPOSENT A VOTRE ATTENTION
Emile VANDERVELDE
L'alternative : Capitalisme d'Etat ou socialisme démocratique... fr. 25.—
Alexandra KOLLONTAI
La femme nouvelle et la classe ouvrière ... 12.—
Marie BOR
Balzac contre Balzac... ... 10.—
Marie FRANÇOIS
Socialiste parce que chrétien! ... 12.—
Victor SNELL
L'appartement d'Irma ... 12.—
Jean DESS (HIXE)
Pour lire en parachute ... 18.—
Demandez à l'Eglantine le catalogue 1933
Téléphone 21.40.57 C. C. P. 990.93

COURRIER des lettres et des arts

OOO Notre directeur a reçu la lettre suivante que nous reproduisons telle quelle.

Cher Ami,

Ce n'est pas sans surprise que nous avons lu, dans Le Rouge et le Noir du 12 avril (Courrier des lettres, notes 1 et 2), deux échos concernant le Journal des Poètes, d'une objectivité critique très discutable.

Parus dans une rubrique collective, ces notes tendent à engager tous les collaborateurs du journal.

Pour des raisons sans doute très différentes, nous ne saurions en accepter la responsabilité: vous n'ignorez pas notre sentiment à l'égard des faits qu'elles visent, et surtout du journal qu'elles défendent.

Nous vous serions fort amicalement obligés d'insérer cette petite rectification dans le prochain courrier des lettres du Rouge et le Noir.

Bien cordialement à vous,

(s.) René BAERT.

MARC-EEMANS.

Gaston DERYCKE.

Nous nous bornerons à faire remarquer aux signataires de cette lettre que, contrairement à ce qu'ils affirment, ces notes n'engagent pas tous les collaborateurs du journal mais seulement les rédacteurs dont les noms ont paru dans un Courrier portant à la connaissance des lecteurs la composition de l'équipe des Chasseurs de chevelures, équipe dont jusqu'à présent notre ami Derycke n'a fait partie qu'à titre purement honorifique. Et qu'ils sont parfaitement au courant de la chose.

OOO Le n° 3 de la revue *Esprit du Temps* vient de paraître. Au sommaire: une comédie du grand dramaturge allemand Carl Sternheim: *La Cassette* (traduction de Herman de Cusnel), un essai sur la littérature prolétarienne de Soullou: *Le Paradis à l'ombre des usines*, une présentation de Carl Sternheim par Hélène Temerson, un poème de Léon-Gabriel Gros: *Le Volcan*, un article sur le problème de l'enfant abandonné à Vienne par le Dr Gilberte Martens; les chroniques habituelles et la *Vie intellectuelle*.

OOO *Le Peuple* offre à ses lecteurs un récit du jeune écrivain prolétarien Albert Soullou: *Elle ou le Ford-France 580*, qui tient à la fois du reportage et du roman. Soullou est un des écrivains les mieux doués de la jeune littérature non-conformiste. Nous connaissons de lui *Les Enfants possédés*, livre vivant qui étonne par son mouvement, sa fraîcheur et sa signification humaine. Nous retrouvons les mêmes qualités dans son *Elle*. A Jean Guéhenno qui lui reprochait la hâte avec laquelle il écrit ses livres, Albert Soullou répond dans cette manière de confession que constitue *Le Paradis à l'ombre des usines* que publie ce mois-ci la revue *Esprit du Temps*. Félicitons *Le Peuple* de publier des feuilletons de cette valeur. Voilà qui nous change un peu de *L'Amour de Liette* et autres fadaïses de la même farine.

OOO *Visages du monde*, la belle revue mensuelle dirigée par G. Pillement, est, cette fois, consacrée aux nègres. Ce numéro constitue une documentation intéressante qui se situe loin du « déjà lu » et de élocutions faciles sur un sujet si souvent traité. Le Dr. Stéphen-Chauvet y a présenté un article copieux sur la musique et les chants nègres. Plusieurs belles photos. Les chroniques habituelles sur les livres, les disques et les spectacles.

OOO Nous avons dans notre dernier numéro publié la protestation du PEN-Club de Belgique contre la terreur fasciste en Allemagne. Ce mouvement de protestation ne fait que commencer. De toutes parts, les intellectuels se dressent contre la manière de barbarie que Hitler a instaurée en Allemagne. Le groupe *Sagesse*, de Paris, nous fait parvenir l'ordre du jour qu'on lira ci-dessous que nous publions volontiers.

Des intellectuels du groupe *Sagesse*, répondant aux appels de Romain Rolland et du Secours Rouge International, protestent avec indignation contre la terreur fasciste en Allemagne, la violence de la po-

lice des nazis s'exerçant contre les Israélites et les classes laborieuses, plus particulièrement communistes;

Condamnent l'impérialisme français qui, par sa politique intransigente et le maintien du traité de Versailles, a permis le triomphe d'Hitler-Hitler.

OOO Gide et l'U. R. S. S.

Il faudrait citer en entier l'article que M. Fabre-Luce, sous le titre: *Contre la manifestation Gide*, consacre à l'attitude d'André Gide envers l'U. R. S. S. et le communisme. Pour M. Fabre-Luce, la conversion de Gide ne serait pas autre chose que la poursuite de la jeunesse sur un nouveau plan.

M. Fabre-Luce regrette que Gide ait accepté de présider au Grand-Orient la séance des Ecrivains révolutionnaires dont nous avons parlé dans un de nos derniers courriers. Disons que les arguments de M. Fabre-Luce sont loin de nous convaincre de ce qu'il tient pour être une erreur de la part de Gide. Ce qui est une erreur de la part de l'auteur des *Faux-Monnayeurs*, c'est d'aller, le lendemain d'une telle manifestation « révolutionnaire », dîner avec un personnage important de la III^e République, le ministre des Colonies, par exemple. Décidément, les intellectuels bourgeois ont une singulière conception de la révolution. M. Gide nous répondra qu'il s'agit en l'occurrence d'une affaire purement personnelle. Sans doute. Mais nous voudrions savoir ce qu'en pensent les « purs » de l'Association des Ecrivains et Artistes révolutionnaires.

OOO *Monde* fait paraître dans son dernier numéro le récit d'un jeune écrivain prolétarien: André Sévry.

C'est une page colorée, étonnamment vivante. Voici comment *Monde* présente l'auteur de *Les Gosses du Parc*.

« Jeune encore, 32 ans, il avait fait tous les métiers que peut faire un jeune homme pour gagner honnêtement sa vie. Et puis maintenant, après l'atelier, il continuait à écrire avec acharnement. Il semblait hanté par son enfance, par ses souvenirs de gosse élevé à la « laïque », s'évadant après la classe dans les allées du Parc Montsouris. On lui conseilla d'évoquer sur le papier ses souvenirs. Ce qu'il fit. Jusqu'alors, il avait présenté ses essais à des officiels qui n'y prêtèrent sans doute pas attention... *Monde* est heureux d'offrir à ses lecteurs cette page... »

Il faut lire dans le même numéro l'étude de A. Rossi sur *Un premier bilan de l'expérience allemande*. C'est une analyse lucide de la faiblesse et des erreurs des partis prolétariens en Allemagne durant ces quinze dernières années, l'article d'A. Habaru sur l'assassinat de Erik Jan Hanusser, « le mage du III^e Reich ».

OOO Cafés littéraires.

Il paraît qu'ils vont redevenir à la mode, écrit Francis de Miomandre dans son dernier billet des *Nouvelles Littéraires* et il ajoute très justement: «...Des gens se réunissent quelque part, sous un peu certain signe, dans l'illusion d'un certain idéal, qui n'est presque toujours que le masque d'une ambition. L'idéal est violemment affirmé, l'école fait du bruit. Puis elle se dissout. Seuls demeurent les hommes de talent, ou les arrivistes: les uns comme les autres désertent le groupe qui pour le cabinet du vrai travail, qui pour les salons où se cuisinent les carrières. Et les tâtés continuent à venir s'asseoir sur leurs banquettes, et ils vieillissent là, devant des sous-coups, oubliés peu à peu. C'est infiniment triste. »

Disons que c'est parfois sympathique aussi pour ne point peiner quelques-uns de nos confrères bruxellois, fervents de ces « chapelles ».

OOO Le n° 1, deuxième année, de la revue *Directions*, contient un petit cahier poétique *Crepasses*, par Madeleine Israël, avec trois images de Raymond Gid. Poèmes d'images et d'atmosphère où le rêve jamais n'abandonne l'homme avec ses craintes et ses espoirs.

LES CHASSEURS DE CHEVELURES

GROUPEMENT NATURISTE

cherche grand terrain bien clôturé
ÉCRIRE : F. D. 18
bureau Journal ou téléphoner au 33.91.29

U. R. S. S.

Fêtes théâtrales
Congrès d'Architecture
DU 1^{er} au 8 JUIN
Voyages spéciaux
par Intourist
6, RUE D'ASSAUT, tél. 17.54.11
Demandez prospectus

THEATRE NATIONAL FLAMAND

Jeu 27 avril, à 20 heures, le Théâtre National Flamand, sous la direction de Staf Bruggen, jouera à la Maison des Huit Heures *Le Maître*, pièce en 6 tableaux, de Frans Demers. Prix des places: 10, 8 et 5 francs. Location à l'entrée à partir de 18 heures.

AU PALAIS D'ETE
Chaque soir et les dimanches, jeudis et samedis en matinée, la revue: *Salut, printemps*.



AUX GALERIES L'AUTORITAIRE

Signoret a clôturé la série de ses représentations au théâtre des Galeries par la reprise de deux pièces d'un esprit très différent: *L'Autoritaire*, de Henri Clerc, et *L'Oiseau dans la main* de Louis Piéard.

Dans *L'Autoritaire*, il campe avec beaucoup de vérité le personnage d'un homme volontaire, tyrannique sans être méchant, presque odieux à force d'intransigeance. Si sa femme, depuis vingt-cinq ans, se résigne à ce despotisme de tous les instants, il n'en va pas de même de son fils qui, au cours d'une très belle scène du deuxième acte, se révolte et déclare ne plus se soumettre davantage à une autorité aussi humiliante. On assiste alors à l'explosion de la colère de cet homme qui ne comprend pas qu'on puisse lui résister, opposer à sa volonté un volonte aussi ferme, bien que moins tapageuse. Ce caractère est dessiné, au long des trois actes, avec une justesse et une minutie remarquables. Vandérick, aux côtés de Signoret, s'est fait particulièrement remarquer dans le rôle du fils.

L'Oiseau dans la main est d'une tout autre veine. Pièce spécifiquement anglaise, empreinte de cet humour inégalable, d'une irrésistible cocasserie. Un auteur dramatique français eut fait de cette comédie un vaudeville. Ici rien de pareil. Le petit drame comique, qui ébranle cette paisible auberge de la province anglaise, est exposé avec une mesure, une correction de clergymen. Dans la pièce de Drinkwater, il est également question de l'autorité paternelle, mais non plus à la manière de Henri Clerc. Elle est analysée ici avec ironie et même avec irrévérence. Les trois voyageurs qui passent dans cette auberge une nuit assez mouvementée, en essayant de mettre d'accord ce père rempli de préjugés et cette fille indépendante, sont dessinés le plus cocassement du monde.

Il convient de citer André Bernier, Robert Clermont et Marcel Favre qui sont on ne peut plus drôles et réjouissants. Linirys est, comme toujours, une jeune fille charmante, Vandérick un jeune premier séduisant et Lily Mercier une mère discrète dont les interventions sont rares mais intelligentes. Signoret et sa compagnie laissent d'excellents souvenirs.

CHRISTINE

Quatre actes, deux personnages. Un homme et une femme, vous pensez bien. Au premier acte, ils se rencontrent. Lui ne peut que répéter: « Vous êtes belle. Qui êtes-vous? » Et nous sommes sur le seuil de l'amour. Deuxième acte: au plus profond de l'amour. Baisers, jalousies, querelles, serments. Ils vont tenter l'expérience suprême, celle du mariage. Troisième acte: nuages. Malgré leur amour exceptionnel, l'ennui s'est installé au milieu d'eux, et pour elle la maison a suivi. Rupture. Dernier acte: seul, il n'a pu l'oublier; il croit même la retrouver un soir, mais il a rêvé.

Voilà l'anecdote. Mais pour Paul Géraudy l'anecdote n'est rien, vous pensez bien. N'y a-t-il pas tout l'amour? Il l'a déclaré lui-même: « La seule action véritable au théâtre, c'est celle qui se passe dans les cœurs. Mettez un homme en face d'une femme. Et qu'importent les circonstances de leur rencontre? Ils se rencontrent. C'est assez. Il est très homme. Elle est très femme. Ce n'est pas là, je vous l'accorde, une situation nouvelle. Tout de même, quelle situation! Je prétends qu'elle suffit au poète dramatique. »

Sans doute, sans doute, lorsque ce poète dramatique est de la trempe d'un Paul Raynal nous plaît-il de le suivre, au cours de trois longs actes, dans un dialogue admirablement vivant et poétique sans cesser d'être humain. Mais peut-on en dire autant de Paul Géraudy? Assurément, sa pièce est d'une belle facture littéraire. Mais elle n'est pas exempte d'un certain maniérisme, d'un ton par endroits désagréablement déclamatoire et un peu artificiel. Nous eussions aimé moins de grandeur et de solennité dans le dialogue, par ailleurs excellent. Je ne pense pas qu'un public intelligent et sensible puisse se laisser émoouvoir, même aux scènes les plus pathétiques, parce que l'élément humain, fait avant tout de simplicité et de sincérité, ne domine pas dans l'œuvre souvent conventionnelle de Paul Géraudy. Il apparaît trop fréquemment chez lui qu'il se livre à une sorte de divertissement verbal gratuit, qu'il invente des sentiments subtils pour les compliquer à plaisir. Pour tout dire, s'il charme souvent notre esprit par le scintillement d'une langue d'une belle prodigalité d'images, il atteint peu notre cœur, tendu avant tout vers la vérité humaine la plus nue et la plus émouvante.

Victor Francen, peut-être un peu trop Comédie-Française, et Mary Marquet, « belle comme le bonheur », interprètent la pièce de Paul Géraudy en très grands artistes, et leur succès, au soir de la première, fut très vite mérité.

AU PALAIS D'ETE SALUT, PRINTEMPS

Voici une revue sans prétention qui salue le printemps avec bonne humeur. Faisons comme elle, et disons tout de suite que si les sketches ne sont pas follement spirituels, ils sont joués avec tant de conviction qu'on ne peut vraiment pas ne pas applaudir. Esther Deltenre et Arthur Devèze évoquent pour nous un avant-guerre et une enfance qui nous suffiraient à les remercier d'être là, ronds et joviaux comme par le passé. Nelly O'Riss et Maurice Fortier forment un couple jeune qui chante et danse comme il convient au printemps. Simone Max, Jenny Gossens, Henry et tous leurs camarades nous ramènent de joyeuses chansons, de pimpants couplets dans des décors dont quelques-uns sont frais et ensoleillés. Les Poloff Girls exhibent de forts jolis costumes et dansent comme on respire. Il convient de remercier Paul Max et Florendas pour le soin qu'ils ont apporté dans la présentation de cette revue. Elle nous permet d'oublier pendant quelques heures que les temps sont troublés et nous donne l'illusion de la vie facile et joyeuse.

Marcel DEHAYE.

LE CINEMA

AU STUDIO

One million dollars legs ou des jambes d'un million de dollars

Cette « irrationalité systématique » passée du domaine purement « esthétique » à celui de la vie quotidienne (1) et que l'involontaire gratuité de quelques films d'ailleurs sans autre mérite nous faisait souhaiter voir prendre, au cinéma, l'importance qu'elle méritait (je pense aux comédies Christie ou Mack Sennett, à quelques films de Picardi, Zigoto, Harry Langdon, à quelques bandes d'avant-guerre), un film tel que *One million dollars legs* nous laisse entrevoir l'étendue aveuglante de ses possibilités.

Sans être tout à fait le délire lyrique des Marx Brothers, l'humour explosif du film d'Edward Cline n'a plus avec l'esprit habituel du comique cinéma topographique que des rapports parodiques ou de dépréciation. Nous sommes loin des « gags » du cinéma américain (dont je ne songe pas à contester la valeur divertissante), loin des quiproquos vaudevillesques et du pauvre mauvais goût qui préside aux entreprises laborieuses du cinéma français. Par ailleurs, la vraisemblance absolue, le poids réel, qui manquent aux meilleurs travaux du dessin animé, nous sont ici restitués dans leur intégrité accablante: c'en est fait de notre résistance, nous sommes pris au piège des plus folles apparences, nous ne pouvons plus fuir.

Et nous revenons de ce monde où l'humour générateur fécond du merveilleux concret, s'élève au rang de quatrième dimension, plus troublés par la profondeur du possible que par celle du réel, désarmés, confondus, et livrés sans ressources aux puissances du rire pur.

OOO

En Klopotskie, pays rêvé que nul atlas ne révèle, où l'amour est affaire de rencontre... brutale, et la

présidence du conseil, de résistance musculaire, où tous les hommes se nomment Georges, et les femmes, Angèle (pourquoi?... mais: pourquoi pas?), se trament de sombres complots, six pieds sous terre.

Il s'agit de renverser l'actuel président, trop fort pour l'être selon la loi, et que seul peut sauver l'apport de quelque huit millions. Cela, Twinky s'en chargera (Twinky, c'est le « sweetheart » d'Angèle, la fille du président), en formant, avec les meilleurs espoirs de Klopotskie, une équipe d'athlétisme pour les jeux olympiques.

Nous sans encombre, en dépit des embûches semées sur leur chemin par les noirs conjurés (et dont la Femme-à-qui-nul-homme-ne-résiste n'est pas la moindre), les Klopotskiens arrivent au but, remportent toutes les victoires, y compris celle de tir, que s'adjuge le président en jonglant gentiment avec un poids d'une tonne.

One million dollars legs, film irrésistible, incontournable. Allant du calembour à la pire catastrophe, de l'arbitraire pur aux plus aveuglantes conséquences du complexe de supériorité.

Acteurs parfaits. Intrigue sans défaut. *One million dollars legs* pourrait bien être au commencement de quelque chose, quand ce serait de la faillite du cinéma-qui-se-prend-à-sérieux.

Allez voir *One million dollars legs* (ce n'est pas un conseil). Vous vous prendrez souvent par la suite, à fredonner tout bas le *Klopotskia love song*, aux paroles troublantes (*Gik woog boog gik, woog gik boog woog gik...*), sur l'air de *Une heure avec toi...*

G. DERYCKE.

(1) Grâce à tout un courant de pensée issu du surréalisme.

A L'ECRAN

Le Signe de la croix (Coliseum). — De l'effet « en veux-tu, en voilà ». Une grande machine historico-bavarde, où les impératrices sont des demi-romantiques et les préfets de Rome des jeunes snobs romantiques. L'un des bons films comiques de l'année.

Bareud (Agora). — On ne fait pas mieux (ni pire) dans le genre spahi, honneur de race et Exposition coloniale.

Chotard et Cie (Monnaie-Victoria). — Du Renoir, beaucoup moins en forme que d'habitude.

Milady (Métropole). — Dépasse les *Trois mousquetaires* en ridicule et en mauvais goût.

Mandragore (Trianon). — Nouvelle version de Richard Oswald. Bien fait, mais d'une inertie accablante. Brigitte Helm, athlétique et fatale.

Pichler banquier (Carrefour). — Avec *One million dollars legs*, le meilleur film de la semaine. Quelques lenteurs, mais un morceau de choix: le rêve de Pichler, au *Bar des Anges*. Max Pallenberg, irréprochable, et Heinz Ruhmann.

LES ACTUALITÉS

C'est toujours la même histoire: ce bon public, qui regarde sans émotion d'imposantes parades militaires en France, en Italie, ou ailleurs, qui admire sans ce rire qui nous secoue M. Devèze courber l'échine devant le glorieux drapeau belge, ce bon public pousse des cris de bête affamée si, sur l'écran, vient à paraître le moindre uniforme allemand. Ce bon public, qui trouve dans la folie hitlérienne excellent prétexte à laisser s'éveiller sa vieille haine anti-« boche », ne manque pas de conspuer ce que sous d'autres latitudes il respecte, de hurler à la mort là où tantôt il ne souriait pas.

Et l'on se prend, ma foi, à donner audience à ceux qui taxent de névrose les instincts spasmodiques belliqueux

qui agitent les foules. Prêtes à piétiner le juif lorsque l'occasion s'en présente, elles sifflent son persécuteur, s'il est « boche ». Emues au son d'un tambour, elles éclatent de fureur si la peau d'âne est « boche ». Et ces foules stupides, dont l'apathie toière ailleurs les plus ignobles scandales (ont-elles hné les vagues matraqueurs de M.M. Chlappe-Angerhausen, les juges iniques de *Je suis un évadé*, les massacrés de Pologne ou de Chine?), aujourd'hui se réveillent pour chanter la légion bien apprise « Mort aux boches! »

Soyons sûrs que, demain, c'est cette même foule qui acclamera les esclaves partant se faire tuer, au son des tambours... en peau d'âne nationale, et de la *Brabançonne*.

METROPOLE LE PALAIS DU CINEMA

RAMENEZ-LES ...VIVANTS!

A PARTIR DE VENDREDI

club de l'écran

63, Avenue du Parc
Le MARDI 2 MAI, à 8 h. 30
au CASINO, 38, Chaussée de Louvain
Première vision en Belgique
du film humoristique et burlesque
des FRÈRES MARX

Horse Feathers
(Plumes de cheval)
Parlant anglais sous-titres français
au même programme:

Six pour Dix
de GERMAINE KRULL
Location: Librairie Henriquez,
13, rue d'Edimbourg (Porte de Namur)
tél. 17.47.64
PRIX DES PLACES: Balcon 10 fr. Membre 7 fr.
Fautouil 13 fr. Membre 10 fr.

LE CARREFOUR

5, Place Madou, Bruxelles

VERSION ALLEMANDE DE

PICHLER BANQUIER

Derniers jours

Places depuis 4 francs

STUDIO

Palais des Beaux-Arts
23, rue Ravenstein

Million Dollar Legs

(Des jambes d'un million de dollars)
BETTY AU MUSEUM
(Dessin animé)

HORIZONS MARINS
SCIENCE ET JUSTICE
FANTOMAS HOTEL
(Avec Noël-Noël)

Enfants admis

Spectacle permanent tous les jours à partir de 2 h. 30. Dernière séance à 9 h. 15. Prix ordinaires des places.

LA NOUVELLE LEVEVE/E-E/OREUE



RIBY

Mais... quelle lessiveuse!

SALON D'EXPOSITION
43, rue de l'Hôpital, 43
Bruxelles

Usines et direction:
Av. Henri Schoofs 4-6-8, Auderghem
Téléphone 33 74 38

Demandez catalogue et démonstration dès aujourd'hui.

